

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE CRI DE LA NATURE

ARMAND, HUGUET ARMAND DIT

Comédie — 1771

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

SUZON	65 répliques
VINCENT	61 répliques
MONSIEUR BONCOUR	42 répliques
MADAME MONGEI	29 répliques
MARLOT	19 répliques
MONGEI	15 répliques
MADAME GERVAIS	11 répliques
PERSONNAGE DE GEOLIER	1 répliques

SCÈNE PREMIÈRE

Madame Gervais, Suzon.

(Le théâtre représente le devant d'une Auberge de Village, avec l'enseigne de l'Écu de France. Madame Gervais et sa Fille sont assises sur un banc, qui est à côté de la porte. On doit supposer que c'est un Dimanche, et les acteurs et actrices être habillés en conséquence du costume de véritables Bourgeois de Village endimanchés. Suzon tient une brochure à la main.)

MADAME GERVAIS

Vous en parlez bien à votre aise,
Ma fille; mais je dois en savoir plus que vous:
Je ne suis point méchante, à Dieu ne plaise:
Cependant, je ne puis garder toujours chez nous,
Toute aimable à vos yeux qu'elle puisse paraître,
Cette Dame pour qui vous vous intéressez.
Les temps sont durs. C'est vous en dire assez.

5

SUZON

Tenez, maman, je me trompe peut-être,
Mais j'espère qu'au premier jour
Nous reverrons ici son mari de retour
Avec quelque heureuse nouvelle.

10

MADAME GERVAIS

C'est elle qui te met tout ça dans la cervelle ;
Mais avec tous ces beaux discours,
Ce mari devait être absent pendant huit jours ;
J'avais, sous cet espoir, reçu sa femme en garde. 15
Tu vois, à revenir, cependant, comme il tarde.
Depuis plus de trois mois qu'il est parti d'ici,
On n'en a rien appris ; j'ai pourtant, Dieu merci,
Du sort de cette Dame été si fort touchée,
Que chez nous elle est accouchée. 20
À la mère, à l'enfant je n'ai refusé rien ;
Comme elle t'a pris pour matrone,
Par amitié tu partages sa peine ;
Mais moi, quand j'avance mon bien,
Je veux savoir où le reprendre. 25

SUZON

Vous n'aurez rien perdu, ma mère, pour attendre ;
J'en jurerais ; elle est femme d'honneur.

MADAME GERVAIS

D'accord ; mais son mari peut être un affronteur.

SUZON

En vérité, je ne saurais le croire.

MADAME GERVAIS

Je le crois bien, toi qui lis des romans 30
Tu te laisses gagner par une belle histoire.
Mais moi qui ne lis point, aujourd'hui je prétends

Qu'elle sorte d'ici.

SUZON

Ma mère, je vous prie,
Vous avez fait une bonne action, 35
Les recevant tous deux dans votre hôtellerie,
Trop de précipitation
Pourrait vous ravir l'avantage
D'achever un si bel ouvrage.
Vous en aurez, (j'en serais caution,) 40
Entière satisfaction.
Dans ces romans, qui ne vous plaisent guère,
Je trouve des leçons d'honneur, d'humanité ;
Que l'on doit soulager les gens dans la misère,
Et qu'enfin le malheur doit être respecté. 45

MADAME GERVAIS

Les gens de notre état méritent qu'on les plaigne
Quand ils pensent ainsi ; l'on part sans dire adieu;
Et si jamais tu tiens ma place dans ce lieu,
On te verra réduite à mettre bas l'enseigne :
Chacun emportera ton bien. 50

SUZON

Ceux qui me tromperont n'auront pas le moyen,
Sans doute, de payer, et j'aurai l'avantage
De goûter le plaisir qu'on a, quand on soulage
Les humains dans l'adversité.
Est-il rien de plus beau que l'hospitalité ? 55

MADAME GERVAIS

Oui ; mais on se réduit, quand on n'est pas plus sage,
Au même état que ceux que l'on soulage.

SUZON

J'ai toujours eu pitié du sort des malheureux;
S'il m'était réservé, j'aurais lieu de m'attendre
Que quelqu'âme sensible et tendre
Pourrait penser pour moi comme je fais pour eux.

60

(Elle sort.)

MADAME GERVAIS

Bon ! Compte là-dessus, tu feras bonne chère.
Mais je veux bien encor patienter,
Puisque cette Dame t'est chère,
Et ne la point inquiéter
Pendant deux ou trois jours. En cas qu'elle descende,
Préviens-la que j'attends du monde incessamment,
Et que j'aurai besoin de son appartement.
Qu'il ne faut pas qu'elle s'attende
Que je refuse gens qui me payeront bien,
Pour loger ceux qui ne me donnent rien.
Comme t'as de l'esprit, sur toi je me repose
Pour lui tourner ça gentiment ;
En douceur conte-lui la chose,
Par manière de compliment.

65

70

75

SUZON *(seule)*

Je m'acquitterai mal d'un ordre si sévère ;
Mon coeur en est à tel point affligé,

Que je sacrifierais, je crois, tout ce que j'ai,
Pour adoucir le sort de ma pauvre commère.

SCÈNE II

Vincent, Suzon.

VINCENT *(sans voir Suzon)*

La fortune arrive souvent, 80
Dit-on, quand le moins on l'appelle ;
Alle ressemble justement
Au chien de feu Jean de Nivelles.
Comme alle a bian des gens à contenter,
C'est ce qui fait qu'alle passe si vite : 85
Quand on est sage on en profite,
Pour peu qu'on puisse l'arrêter.
Que ma Suzon sera contente,
Alors qu'alle apprendra..... la velà justement,
Bonjour, Suzon. 90

SUZON

Ah ! C'est donc toi, Vincent.

VINCENT

J'arrivons de Paris.

SUZON

J'étais impatiente,
Te voyant tarder si longtemps.

VINCENT

C'est naturel quand on aime les gens. 95
Mais la nouvelle que j'apporte,
Va nous dédommager assez
Des quatre jours que j'ons passé :
Sans nous voir.

SUZON

Qu'est-ce donc ? 100

VINCENT

Chose qui nous importe ;
Et doit nous conduire biantôt
À la noce tout d'un plein saut.

SUZON

Bon, bon ! Nous avons eu vingt fois cette espérance,
Et jamais rien n'a réussi. 105

VINCENT

Tatigué, pour cette fois-ci,
J'aurons une meilleure chance ;
J'avons en poche le moyen
De hâter notre mariage.
Mon parrain, à présent, je gage, 110
Va consentir à tout.

SUZON

Je n'en crois rien.

(Il tire une bourse.)

VINCENT

J'annonce ! T'es ben incrédule!
Mais, quand t'aurais la tête d'une mule,
Ton coeur sera content, et tes yeux réjouis.
Tians, reluque bian cette bourse,
De notre bonheur c'est la source ;
Alle contiant, cent vingt-cinq Louis.

115

SUZON

Hé ! Quand elle en contiendrait mille,
D'abord qu'elle n'est pas à moi,
Que m'importe ?

120

VINCENT

Eh bian donc ! Sur ce point sois tranquille ;
Car personne n'a droit d'en disposer que toi.

SUZON

Que moi ? Tu te moques sans doute.

VINCENT

Ce n'est point un godan ; acoute :
Te souvient-il que j'ons tous deux, le mois passé,
Pris un billet de Loterie,
À quoi, depuis, tu n'as pus repensé ?

125

SUZON

Hé bien ? Achève, je te prie ;

Ce billet a gagné ?

130

VINCENT

Seulement mille écus.

Pour un commencement, c'est toujours bon à prendre,

Je sommes dans la veine, et devons nous attendre,

Qu'une seconde fois j'en aurons encor plus.

SUZON

Pourquoi de cet argent veux-tu que je dispose ?

135

N'es-tu pas mon associé ?

VINCENT

Je savons bien qu'à prendre à la rigueur la chose,

Il m'en reviant, de, franc jeu, la moitié.

Mais il s'agit de notre mariage ;

Mon parrain, qu'est.... révérence parler,

140

Le Procureur Fiscal de ce village,

De jour en jour ne fait que reculer.

Quand je parais fâché de ce qu'il lantiponne,

La belle raison qu'il me donne !

J'ons quatre arpents de tarre, et toi tu n'en as pas !

145

Faut donc user de rubrique en ce cas,

Et pisqu'on nous dit que la terre

Du genre humain est la commune mère,

T'es son enfant tout comme moi :

Il n'est pas juste donc que j'en aie pus que toi.

150

Or, cet argent rendra la chose égale ;

Faut que ta mère, et sans en sonner mot,

Prenne ces mille écus pour augmenter ta dot,

Qu'aux yeux de mon Parrain ensuite on les étale.

Un Voyageur m'a dit qu'il savait un pays,

155

Où le mari payait la dot de sa future :
Cette coutume-là me plaît, et je te jure
Que c'est de bian bon coeur que pour toi je la suis.

SUZON

Par de tels sentiments, qui prouve sa tendresse,
À lieu d'espérer du retour ; 160
Mais avant d'écouter la voix de notre amour,
Celle de l'équité me presse
De te faire une objection
Touchant ta proposition.
N'avons-nous pas sujet de nous faire un scrupule, 165
Mon cher ami, de nous approprier,
Ainsi que nous faisons, cet argent en entier ?

VINCENT

Si j'en avons un brin, ça serait ridicule:
J'achetons un billet ; il porte du profit,
Je le prenons : je crois que tout est dit ; 170
Et tout chacun en fait de même.
Fallait-il le laisser au marchand de billets,
À ton avis ? Je ne fis pas si niais.

SUZON

Non : tu vas toujours à l'extrême ;
Mais, te souvient-il du sujet 175
Qui nous fit prendre ce billet ?

VINCENT

Si je m'en souvians ? Tatiguenne !
Je l'avons pris à propos de l'enfant

Dont je sis le parrain, et dont t'es la marraine.
Pour voir si ce pauvre innocent
Nous rapporterait bonne aubaine,
J'avons pris pour devise, à l'Enfant nouveau né.

180

SUZON

Par conséquent, c'est chose très certaine
Qu'il a part au billet.

VINCENT

C'est fort mal raisonné,
Si tu veux bien me le permettre,
Pisque pour ce billet j'avons mis notre argent ;
Mais il n'a rien mis, cet enfant.

185

SUZON

Le Ciel a mis pour lui ce qu'il pouvait y mettre,
Ce que nous demandions.

190

VINCENT

Et quoi donc ?

SUZON

Du bonheur.

VINCENT

Tu crois donc que sans lui j'aurions eu malencontre ?

SUZON

Je t'ai toujours connu pour un garçon d'honneur,
Tu dois également l'être en cette rencontre :
Et la devise prouve enfin
Que l'enfant doit avoir le tiers de notre gain.

195

VINCENT

Le tiers ? C'est mille francs ! Hé ! Qu'en a-t-il affaire ?
Sarvons-nous en toujours en attendant ;
Je l'y rendrons après, s'il deviant grand.

200

SUZON

Tu ne songes pas que sa mère
Est dans le plus pressant besoin.
D'elle jusqu'à ce jour la mienne a pris grand soin ;
Mais du mari la longue absence
La fait à la fin murmurer.
J'ai fait, en vain, instance sur instance ;
Elle vient de me déclarer
Qu'elle ne peut la garder davantage
Sans argent.

205

VINCENT

Ah ! Pargué, ce serait grand dommage ;
Cette Dame est honnête, elle a de la biauté,
Elle ne se dit pas femme de qualité,
De plus, et ça pour elle m'intéresse :
Car, vois-tu ! Suzon, la noblesse
Ne soutiant ses grands airs fendants,
Qu'aux dépens du travail des pauvres paysans ;
Et si l'on proposait à ces biaux de la ville,

210

215

De défricher un champ, de le rendre fertile.
Ils prendraient ça pour un affront.
Le métier de cocher, que tous les jours ils font, 220
Leux paraît bian plus honorable ;
Dans un cabriolet, allant un train de diable,
D'éclabousser le peuple ils semblent s'applaudir.
Il vaudrait mieux, morguenne, apprendre à le nourrir.
N'avont-ils-pas des bras comme les nôtres ? 225
Un paresseux, s'il a le coeur humain,
Doit rougir de manger du pain
Gagné par la sueur des autres.
Mais en les nourrissant, ce que j'y vois de pis,
C'est pour eux le pain blanc, et pour nous le pain bis, 230
(Et par fois je n'en avons guère.)
Aussi je me souvians que défunt mon grand-père
Appelait la maison d'un riche fainéant,
Le tombeau d'un homme vivant.

SUZON

Revenons à notre commère. 235

VINCENT

Drès que c'est juste, il faut li porter sur le champ
Ce qui reviant à son enfant ;
Ou bian aimes-tu mieux que je payions ta mère ?

SUZON

Mon cher ami, l'on doit, en obligeant quelqu'un,
Ménager sa délicatesse : 240
Cette Dame a le coeur au dessus du commun;
Ainsi, pour la servir, il faut user d'adresse.
Ces jours passés, quand tu fus à Paris,

Elle te donna des lumières,
Et te fit, devant moi, les plus vives prières
Pour trouver son mari.

245

VINCENT

Je n'en ons rian appris.

SUZON

C'est ce qu'il ne faut pas lui dire ;
Suis le conseil qu'ici l'honneur m'inspire.
C'est Dimanche aujourd'hui, tu ne vas pas aux champs ;
Il faut entrer chez elle, et, sans perdre de temps,
Lui dire qu'à Paris un hasard favorable
T'a fait rencontrer son époux,
Qu'il doit bientôt se rendre auprès de nous ;
Et brûle de rejoindre une femme adorable ;
Mais qu'étant obligé d'y demeurer encor,
Pour elle il t'a remis ces mille francs en or.

250

255

VINCENT

Moi tenir un discours semblable !
Songe que ça m'engage à mentir comme un diable.

SUZON

À mes yeux, comme aux tiens, le mensonge est affreux :
Mais pour sauver la vie à quelque malheureux,
Il peut être employé, du moins je l'imagine,
Ainsi que le poison l'est dans la médecine,
Avec adresse et grand ménagement.

260

VINCENT

Tu te chargeras donc de tout le compliment,
Car de mentir je n'ons pas habitude ;
C'est pour moi peut-être un malheur,
Sans ça j'aurions été premier Clerc de l'Etude
De mon parrain le Procureur.

265

(Ils sortent.)

SUZON

Elle doit être assurément chez elle :
Ne perdons point de temps, entrons-y promptement.
Le plaisir de porter une heureuse nouvelle
Reproche aux coeurs bien faits la perte d'un moment.

270

SCÈNE III

(Le théâtre change et représente une chambre d'Auberge, assez proprement meublée, mais sans magnificence, et un cabinet dans le fond. Madame Mongei y paraît seule, assise devant une table, sur laquelle elle est appuyée, un berceau avec un enfant à côté d'elle.)

(Montrant son enfant.)

MADAME MONGEI *(seule)*

Hé quoi! Ce penchant invincible,
Qui porte les coeurs à s'unir,
Ne nous l'as-tu donné que pour nous en punir,
Sage nature ? Non, la chose est impossible.
La chimère des préjugés,
Le sordide intérêt, le ridicule usage,

275

Ne furent jamais ton ouvrage ; 280
Ce sont des fers qu'entr'eux les hommes ont forgés,
Et dont voilà l'innocente victime.
Cher enfant, qu'as-tu fait pour être infortuné ?
Ta naissance n'est point un crime,
Et tu n'auras jamais à rougir d'être né. 285
Si ton aïeul inexorable,
De ton père et de moi n'approuva pas les noeuds,
En face des autels, un pouvoir respectable
Nous a-t-il moins unis tous deux ?
Tu vis à peine, et la mort te menace ; 290
Je dois, pour soutenir tes déplorables jours,
D'une main étrangère emprunter des secours
Qu'on m'accorde à titre de grâce,
Et que de tes parents tu ne peux espérer.
A croître nos malheurs tout semble conspirer ; 295
Tu n'as plus que moi sur la terre,
Et je n'y suis qu'un être abandonné de tous ;
Car je n'ose espérer que ton vertueux père
Respire encor, sans doute il serait près de nous :
Il ne nous trahit point, son âme m'est connue ; 300
Je sais que son plus grand bonheur
Eût été de jouir d'une si chère vue ;
Mais il voulait fléchir un oncle en sa faveur ;
Nous nous sommes flattés d'une espérance vaine :
De douter de son sort il ne m'est plus permis ; 305
Il s'est livré lui-même, et j'en suis trop certaine,
Dans les mains de ses ennemis.

SCÈNE IV

Madame Mongei, Suzon, Vincent.

VINCENT *(bas à Suzon, en entrant)*

Je voudrais t'obéir, Suzon, mais j'en enrage,
Je dis la vérité depuis plus de vingt ans;
Et tu veux tout d'un coup que je change d'usage ;
J'ai peine, pour mentir, à desserrer les dents.

310

SUZON *(bas à Vincent)*

Dis toujours oui, nigaud, pour te tirer d'affaire,
Et laisse-moi parler.

VINCENT

C'est bien facile à faire.

SUZON *(à Madame Mongei)*

Je viens vous rapporter l'espoir et la gaieté,
Madame.

315

MADAME MONGEI

Qu'est-ce donc ? Parlez, ma chère amie.

SUZON

Ah ! Madame, ce nom, si je l'ai mérité,
Est le plus beau qu'on m'ait accordé de ma vie.
Mais un événement bien plus intéressant
Près de vous tous deux nous amène ;
Voici mon compère Vincent,

320

Qui revient de Paris.

VINCENT

Oui, la chose est certaine ?
Par exemple, elle ne ment pas.

325

(Bas à Vincent.)

SUZON

Te tairas-tu ? Je suis un peu dans l'embarras,
Je crains que tout-à-coup une nouvelle heureuse
Ne vous cause une joie un peu trop dangereuse...

MADAME MONGEI *(vivement)*

Ne craignez-rien, de grâce expliquez-vous
Vincent aurait-il vu, par bonheur, mon époux ?

330

SUZON

Supposons qu'il l'ait vu.

VINCENT

Oui.

MADAME MONGEI

Ciel ! Puis-je le croire ?
Ah ! Mes enfants, vous flattez ma douleur,
Je le vois trop, par une douce erreur.

335

SUZON

Si nous forçons à plaisir une histoire,
D'où lui viendraient, pour vous, ces mille francs en or ?

VINCENT (*montrant des Louis d'or*)

Oui, c'est ça qu'est du vrai.

SUZON

Douteriez-vous encor.

(Avec inquiétude.)

MADAME MONGEI

Je ne le puis ; mais mon trouble est extrême,
De ne le pas voir en ces lieux lui-même.
Peut-être sa santé....

340

SUZON (*à Vincent*)

L'en empêche ?... Dis...

VINCENT (*embarrassé*)

Oui...
On peut s'imaginer... que... ça pourrait bien être...

345

(Suzon fait signe à Vincent de parler.)

MADAME MONGEI

Dieux ! Un rayon d'espoir m'a trop tôt ébloui ;
Votre embarras me fait assez connaître

Ce qui, depuis trois mois, le retient éloigné,
Sans quoi, par une lettre, il m'aurait témoigné
Qu'il souffre autant que moi d'une cruelle absence ;
Un seul mot de sa main eût banni mon souci.

350

(Montrant l'argent.)

(À Suzon.)

VINCENT

Dans peu vous varrez sa présence.
Vrai comme il m'a baillé ce que j'apporte ici.
Tu vois combien je t'aime, et comme à ton école.
J'apprends à parler par bricole.

355

MADAME MONGEI

Que vous dit-il ?

SUZON

Qu'il est impatient
Que vous preniez au plutôt votre argent.

VINCENT

Alle a raison ; et, quand on est comptable,
Il faut s'acquitter vite, et d'un air agriable.

360

MADAME MONGEI *(prenant l'argent)*

Je dois être sensible à ce bon procédé ;
Suzon, je sais qu'auprès de votre mère,
C'est à votre seule prière
Qu'un généreux asile ici m'est accordé ;

Permettez-moi d'être reconnaissante,
Autant qu'il est en mon pouvoir :
De grâce, daignez recevoir
Ces dix Louis que ma main vous présente.

365

SUZON

Pour moi c'est le plus grand bonheur,
Si j'ai pu réussir à vous prouver mon zèle,
Et votre offre me fait une peine mortelle;
J'aime l'argent, mais encor plus l'honneur.

370

MADAME MONGEI

Je Je n'insisterai pas ; mais au moins tout m'engage
À payer au plutôt à Vincent son message;
Il est exact autant que diligent.

375

VINCENT *(voulant prendre)*

J'aime l'honneur, mais encor plus l'argent.

SUZON *(l'arrêtant)*

Que vas-tu faire ?

VINCENT

Moi ? Prendre ce qu'on me donne.

SUZON

Ce Monsieur te l'a défendu,
Tu me l'as dit tantôt.

380

VINCENT *(retirant sa main avec peine)*

Crois-tu ?

SUZON

Assurément, j'ai la mémoire bonne;
De plus, il t'a promis de te récompenser
Lui-même, à son retour.

VINCENT *(comme par réflexion)*

Ah ! Tu m'y fais penser.

385

MADAME MONGEI

Je vois qu'une ame honnête, et qui connaît la peine ;
Mais dont les pouvoirs sont bornés,
Est bien souvent, pour les infortunés,
La ressource la plus certaine.
En faisant des heureux, tel qui suit son penchant ;
Et de bonne heure en sait contracter l'habitude,
Peut-il trouver de coeur assez méchant
Pour le payer d'ingratitude ?

390

VINCENT

Je pensons assez comme vous :
Mais la plupart des hommes sont si fous ;
Qu'ils se font passer pour plus bizarres
Qu'ils ne sont en effet, et je ne comprends pas
Qu'on trouve, comme on dit, si grand nombre d'ingrats,
Quand je songe combien les généreux sont rares.

395

MADAME MONGEI

Allez, mon cher Vincent, à Madame Gervais
Porter cette somme au plus vite ;
Non que je croie avec elle être quitte,
J'ai le coeur trop rempli de ses bontés.

400

(Il sort.)

VINCENT

J'y vais.

SCÈNE V

Madame Mongei, Suzon.

SUZON

Permettez- moi, mon aimable commère,
D'oser vous demander, mais par bonne amitié,
Pourquoi vous envoyez une somme à ma mère,
Dont vous ne lui devez, au plus, que la moitié.

405

MADAME MONGEI

Rien n'est plus juste ; en arrivant chez elle,
Votre mère a pu voir assez facilement
Que notre état n'était pas opulent.
Sa confiance en nous a pourtant été telle,
Que peu de jours après elle a permis
À mon époux de partir pour Paris ;
Elle m'a, pendant son absence,
Accordé des secours en m'avançant son bien ;

410

415

· SCÈNE V

Puisque j'en ai maintenant la puissance,
Il est juste, à mon tour, que j'avance le mien.

SCÈNE VI

Suzon, Madame Mongei, Vincent, Mongei, qui arrive après Vincent.

VINCENT

Hé bian ! Une autre fois, morguenne !
Prendrez-vous de mes armanacs ?

420

MADAME MONGEI

Comment ?

VINCENT

Votre mari viant d'arriver là-bas ;
Le voici que je vous amène.

MONGEI (*dans l'équipage d'un homme qui s'est sauvé de prison, sans épée, se jette dans les bras de sa femme*)

C'est elle que je vois !

MADAME MONGEI

Cher époux !

425

MONGEI

Quel bonheur !

MADAME MONGEI

Le Ciel m'accorde, enfin, sa plus douce faveur !

(Suzon, pendant ce temps, a été prendre l'enfant dans son berceau pour le montrer à son père, qui, jetant les yeux sur le berceau, et ne l'y voyant pas, paraît effrayé.)

MONGEI

Aux maux les plus cruels, depuis trois mois en proie,
Mon coeur, pressé par la douleur,
Se croyait désormais insensible à la joie ;
Mais dans tes bras je connais mon erreur.
Ciel !

430

MADAME MONGEI

Que dois-je penser de ton inquiétude ?

(Suzon qui était derrière lui, lui présente son fils.)

MONGEI

Ah! Daigne me tirer de mon incertitude.
Oui..... je dois t'avouer.... que je suis inquiet
Du fruit !... Ah ! Je le vois, et je suis satisfait ;
Je goûte le plaisir d'être époux, d'être père :
Je n'ai plus rien à désirer.

435

MADAME MONGEI

Pardonne, tendre époux, si j'ai pu différer
À te montrer une image si chère :
Le plaisir de te voir occupait tous mes sens ;
Songe que dans si peu d'instant

440

On ne peut voir changer sa destinée,
Sans que de si grands coups l'âme soit étonnée.
Tous les malheurs semblaient se réunir sur moi. 445
Mon bonheur est au comble en vivant près de toi.
C'est une existence nouvelle,
Qui maintenant anime tout mon coeur.

MONGEI

Tu ne sais pas, sans doute, où va notre malheur:
La fortune à nos vœux est encor plus rebelle 450
Que lorsque je quittai ces lieux.
Cet enfant, le plus cher des trésors à nos yeux,
N'aura de nous reçu la vie
Que pour la voir de maux et de honte remplie.
Ce parent, sur lequel j'avais toujours compté, 455
Dont je croyais l'amitié si sincère,
Avait été déjà prévenu par ton père,
Lorsque chez lui je me suis présenté :
J'ai trop connu sa fatale prudence,
Et qu'il craignait d'irriter contre lui, 460
En nous accordant son appui,
Un homme dont partout on vante l'opulence.
En m'accablant de reproches honteux,
Il me déclara que ton père
N'approuverait jamais que, bravant sa colère, 465
L'hymen, sans son aveu, nous eût unis tous deux.
Vainement, pour notre défense,
Je rappelai qu'en des temps plus heureux
Ton père avait juré de couronner nos feux :
Du ton le plus sévère il m'imposa silence. 470
Je m'apprêtais à le quitter,
Lorsqu'inhumainement il me fit arrêter ;
Dans un affreux cachot, destiné pour le crime,

(Ayant voulu défendre en vain ma liberté,
Presque mourant je fus jeté, 475
Des rigueurs de la loi prêt d'être la victime.
Au bout de quelques jours, il me vient assurer
Que de ma liberté je puis jouir encore :
Mais à quel prix ! Il faut lui déclarer
Où j'ai laissé l'épouse que j'adore. 480
Je m'écrie, à ces mots, transporté de fureur :
Homme cruel, né pour la perfidie,
Sans doute, par le tien, tu juges de mon coeur ;
Apprends que mon secret m'est plus cher que ma vie ;
Tu peux me la ravir, mais un indigne effroi 485
Ne perdra pas, du moins, mon épouse avec moi.

MADAME MONGEI

Pour assouvir leur fureur inhumaine,
S'il m'eût été permis de partager ta peine,
Et de savoir le lieu de ta captivité,
Mon tendre coeur, bien loin d'en être épouvanté, 490
Eût réuni l'époux, et l'enfant et la mère.

VINCENT

Je vous aurions, parguenne, empêché de le faire.
Il en est de la liberté,
Tout ainsi que de la santé ;
On la pard quand on veut, et rian n'est plus facile ; 495
Mais en est on privé, l'on ne peut assurer
Quand on pourra la retrouver.
Queu bonheur a donc pu vous retirer des pattes
De ce vilain parent ? Je ne le comprends pas.

MONGEI

On trouve, dans tous les États, 500
Des coeurs compatissants, des âmes délicates.
Celui que l'on avait chargé
De m'apporter les besoins de la vie,
Parut un jour avoir l'âme attendrie
De l'état où j'étais plongé, 505
Et fut jusques à me promettre
Que si, me reposant sur sa fidélité,
Je lui voulais, pour toi, confier une lettre ;
Il te la ferait rendre en toute sûreté.

SUZON

Vous fûtes bien charmé, je gage ; 510
De rencontrer cet homme généreux.

MONGEI

Qui protège les malheureux,
D'un Dieu pour eux devient l'image.
J'écrivis en effet ; mais prêt à t'adresser
La lettre que pour toi je venais de tracer, 515
Un mouvement secret, que je ne pus comprendre,
Sembla tout bas me le défendre.
Puisqu'une noire trahison,
Me livrait aux rigueurs d'une affreuse prison,
J'appréhendai pour toi quelque injure nouvelle. 520
Cet homme, à me servir, parut trop empressé ;
Je crus, par son moyen, voir une main cruelle
T'arracher de l'asile où je t'avais laissé,
Pour te livrer à la fureur d'un père.
Peut-être lui faisais-je tort ; 525
Mais de ce que j'avais de plus cher sur la terre,

Je craignis en ses mains de confier le sort ;
Mon écrit en était le seul dépositaire,
Et la flamme, à ses yeux, dévora ce mystère.

VINCENT

Vous avez pus d'esprit, tatigué ! que Vincent, 530
D'avoir appréhendé queuque mauvais négoce ;
Car j'avouerai tout bonnement,
Que j'aurions baillé dans la bosse.

MONGEI

Bien loin d'être surpris d'une telle action :
Ce trait, dit-il, marque votre prudence, 535
Monsieur, et je conviens que ma profession,
Ne doit pas attirer beaucoup de confiance :
Mais je vous prouverai que dans de vils emplois
L'humanité se trouve quelquefois,
Et saurai vous forcer à me rendre justice, 540
Par un plus important service.
Il est en mon pouvoir, dans cette extrémité,
De vous rendre la liberté,
Ne craignez rien pour moi, je prendrai des mesures
Pour qu'on croie aisément que vous m'avez trompé, 545
Et que, malgré mes soins, vous êtes échappé :
Prenez, pour vous sauver, les routes les plus sûres.
Après ces mots, il conduisit mes pas,
Loin de l'affreux séjour, fait pour les scélérats.
J'ai couru vers ces lieux, malgré la nuit obscure, 550
Et n'ai pris, depuis hier, repos, ni nourriture,
Pour moins tarder à remplir en ce jour
Mes devoirs les plus saints, la nature et l'amour.

MADAME MONGEI

Va, cher époux, si le sort nous opprime,
On ne nous peut, au moins, reprocher aucun crime : 555
Sans doute, il est encor des mortels généreux ;
Hé bien !... Soumettons-nous à travailler pour eux.
Nous possédions jadis des talents agréables,
Qui peuvent aujourd'hui nous être secourables.
On ne doit point rougir d'exercer les talents, 560
Lorsqu'on y réunit de nobles sentiments.
Le reste de l'argent, que tu m'as fait remettre.
Par Vincent, peut nous le permettre.

VINCENT *(bas, à Suzon)*

Bon ! Nous voilà dans un bel embarras !

SUZON *(à Vincent)*

Ah ! Je suis plus morte que vive. 565

(Il se sauve.)

VINCENT

Tire-t'en comme tu pourras :
Je t'avertis que pour moi, je dérive.

SCÈNE VII

Mongei, Madame Mongei, Suzon.

MONGEI *(à Madame Mongei)*

De ce que tu me dis j'ai lieu d'être étonné,

Je n'ai pas vu Vincent, et je n'ai rien donné.

MADAME MONGEI

C'est à Vincent d'éclaircir ce mystère : 570
Suzon.... où donc est-il allé ?

(Elle se jette sur les mains de Madame Mongei, les baise, et lui dit.)

SUZON

Je vois qu'il n'est plus temps, Madame, de me taire ;
Malgré moi, tout est décelé.
Me pardonneriez-vous, ô femme respectable,
Si d'un stratagème innocent, 575
J'ai cru devoir, avec Vincent,
Me servir, pour vous être aujourd'hui secourable ;
Je vous informerai d'où cet argent nous vient.
Croyez qu'à votre fils de droit il appartient,
Et cela ne dérange en rien notre fortune, 580
Qui, d'ailleurs, avec nous doit vous être commune.
Souvenez-vous que vous avez tantôt
Daigné m'appeler votre amie :
Je réclame ce titre, et ce n'est qu'un dépôt
Que par mes mains votre fils vous confie. 585
Lorsque le Ciel répand sur nous
Quelque faveur qui nous étonne,
C'est un ordre secret, sans doute, qu'il nous donne,
D'en faire part à ceux qui pensent comme vous.

MADAME MONGEI *(l'embrassant)*

Oui, ma chère Suzon, je me croirais coupable, 590
En refusant ce prêt noblement présenté ;
L'intérêt, ni la vanité

· SCÈNE VII

N'entrent pour rien dans une offre semblable.
Nous pouvons l'accepter de vous,
Comme un nouveau lien qui nous attache ensemble ; 595
Mais je t'avouerai, cher époux,
Que ton récit m'inquiète ; et je tremble
Que cette liberté, ce bien qu'on t'a rendu,
Ne soit un nouveau piège adroitement tendu,
Pour découvrir le lieu de ma retraite. 600
Ton geôlier m'est suspect, je ne le cèle pas ;
On peut, pendant la nuit, avoir suivi tes pas.
Mon âme ne sera pleinement satisfaite
Que lorsque nous serons éloignés de ces lieux.
Ta tête est en danger, et s'il fallait... Ah ! Dieux ! 605
D'un noir pressentiment je ne puis me défendre...
Mais voici notre ami Vincent.

SCÈNE VIII

Mongeï, Madame Mongeï, Suzon, Vincent.

VINCENT (*accourant avec précipitation*)

J'accours vite pour vous apprendre
Que vous êtes, je crois, dans un danger pressant.

MONGEI

Comment ? 610

VINCENT

J'ai peur que l'on ne vous poursuive.

MADAME MONGEI

Ô Ciel !

VINCENT

Dans la cuisine, en ce moment arrive,
Un vieux Monsieur, à cheveux blancs,
Qui s'informe de ceux qui sont logés céans.

615

MADAME MONGEI

Je n'en doute point, c'est mon père !

SUZON

Quel malheur !

(Madame Mongei court pour prendre son enfant.)

VINCENT

J'ai fait signe à Madame Gervais,
De ne vous pas nommer, que c'était un mystère :
Alle m'a fort bien compris ; mais
Ce Monsieur veut, dit-il, entrer dans cette chambre,
Attendant que son compagnon,
Qui m'a l'air d'un porte-guignon,
Car il s'est dit de la Justice un membre,
Ait été chez tous nos voisins,
Pour s'informer de vous.

620

625

SUZON *(l'arrêtant)*

Laissez entre mes mains
Ce cher dépôt, j'en réponds sur ma vie.

· SCÈNE VIII

Ses cris pourraient vous découvrir.
Ce petit cabinet, que je vais vous ouvrir,
Peut vous cacher tous deux.

630

MADAME MONGEI (*abandonnant l'enfant avec peine*)

Ah ! Songez, chère amie...,

(*Ils vont se cacher dans le cabinet.*)

SUZON

J'entends monter, sauvez-vous promptement.

SCÈNE IX

Monsieur et Madame Mongei, Suzon, Vincent, Marlot.

(*Marlot entre.*)

VINCENT

C'est le Valet, gardez qu'il ne vous voie...
Il vous a vu.

635

MARLOT

Sans doute. Ah ! Que je sens de joie
D'être entré le premier dans cet appartement !

MONGEI

C'est mon geôlier, c'est Marlot.

MADAME MONGEI

Quoi ! Ce traître ?

MONGEI

Ah ! Si j'étais armé, je lui ferais connaître.
Qu'on ne me trahit pas impunément.

640

MARLOT

Tout doux ;
Souvent le repentir suit de près le courroux ;
Et, quoique, contre moi, l'apparence soit forte,
Je ne suis pas un traître, où le diable m'emporte.
Rendez grâce à votre bonheur,
Qui me conduit ici pour vous tirer d'erreur.

645

VINCENT

Par ainsi, d'un coquin vous n'avez que la meine ?

MARLOT

Votre père, dans peu d'instant,
Va monter en ce lieu ; ne perdons point de temps.
Sachez qu'innocemment j'ai causé votre peine ;
Que le malin vieillard m'a trompé le premier ;
Que je suis son valet, qu'il m'a contraint à faire,
Quand vous étiez prisonnier dans sa terre.

650

LE PERSONNAGE DE GEOLIER

C'était lui qui me faisait dire,
Sans le citer en rien, que vous pouviez écrire :
Je n'ai fait qu'obéir à ses commandements ;

655

Enfin, quand je vous ai donné la clef des champs...

MONGEI

Quoi ! C'était lui ?...

(Il tire son couteau de chasse, et le lui présente.)

MARLOT

Oui ; mais j'ignorais qu'à la porte, 660
Ayant exécuté ce qu'il m'avait permis,
Un espion qu'il avait mis,
Devait, pendant la nuit, vous suivre, et faire en sorte
De découvrir le lieu que Madame habitait,
Où, sans doute, l'amour d'abord vous conduirait. 665
Quand je l'ai su j'ai tout mis en usage,
En le voyant partir, pour être du voyage.
Je n'épargnerai rien ici pour vous sauver...
Vous ne répondez rien, et vous semblez rêver...
Mais je saurai bannir un soupçon qui m'offense. 670
À l'instant, contre moi, de colère animé,
Vous aviez du regret de n'être point armé ;
Accordez-moi l'honneur de votre confiance,
Ou, si vous persistez à douter de ma foi,
Contentez-vous, Monsieur, défaites-vous de moi. 675

MONGEI *(l'embrassant)*

Non : je me rends, et veux me fier à ton zèle.

BONCOUR *(derrière le théâtre)*

Marlot...

(Haut.)

(Monsieur et Madame Mongei entrent dans le cabinet, dont Suzon prend la clef.)

MARLOT

Monsieur... J'entends mon Maître qui m'appelle,
Vite, entrez dans le cabinet.

VINCENT (à Suzon, pendant que Marlot va au devant de son Maître)

Je le crois honnête-homme, et je le dis tout net.
Mais, taisons-nous, velà le Daron qui s'avance.

680

SCÈNE X

Boncour, Marlot, Vincent, Suzon, tenant l'enfant, sur le derrière du Théâtre.

(À Marlot.)

BONCOUR

Dans cet appartement, je serai mieux, je pense.
Pourquoi m'as-tu quitté là-bas ?

MARLOT

Vous me croyez un sot, mais je ne le suis pas
Autant que vous pensez. Il faut de la cervelle
Dans ces occasions. Vous causiez dans un coin
Avec l'Exempt; mais moi, toujours rempli de zèle,
Il l'envoie, ai-je dit, peut-être, chercher loin
Ce qu'il tient sous sa main.

685

VINCENT (*bas, à Suzon*)

Ah ! Quelle tricherie!
Après ça, fiez-vous aux gens !

690

MARLOT

J'ai voulu visiter toute l'hôtellerie,
Pour vous montrer, par mes soins diligents,
L'intérêt que je prends au chagrin qu'on vous cause ;
Et s'ils étaient céans, j'en saurais quelque chose.

695

BONCOUR

Je me fie à tes soins, sans réserve.

MARLOT

Il le faut,
Et ma sincérité doit égaler la vôtre.
Quand on n'a rien de caché l'un pour l'autre,
Les médisants se trouvent en défaut.
Je veux vous mettre au point que, si, voulant me nuire,
Quelque ennemi venait vous dire,
« Pour vos deux fugitifs, Marlot vous a trompé;
Il prend leurs intérêts, et connaît leur retraite :
Les servir contre vous est tout ce qu'il projette,
Et par lui vous serez dupé ; »
Oui, quand je vous dirais moi-même,
Je vous trompe, Monsieur.... souvenez-vous-en bien ;
Il faut absolument que vous n'en croyiez rien.

700

705

(Il s'assied dans un fauteuil.)

BONCOUR

J'y suis bien résolu.... Dans ma colère extrême,
La vengeance est mon seul espoir,
N'importe à qui je puisse la devoir.

710

MARLOT

J'y prends un intérêt que je ne puis vous dire,
Monsieur ; et vous surprendre est le but où j'aspire.
Mais au moment de vous venger
D'une fille jadis si chère,
Songeant au triste état où vous l'allez plonger,
Sentez-vous remuer les entrailles de père ?

715

BONCOUR

Ces tendres sentiments deviendraient superflus ;
C'en est fait, pour mon sang je ne la connais plus:
Oui, l'amour paternel est éteint dans mon âme.
Depuis un an, pour suivre un séducteur infâme,
Dans les horreurs elle m'a pu laisser :
Aux droits du sang on l'a vu renoncer.
Tout ingrat doit braver quiconque lui pardonne.
Et qui suit-elle, encor, lorsqu'elle m'abandonne !
Un homme sans appui, dont le sort malheureux
Ne lui laisse espérer qu'un avenir affreux.
Puis-je, d'ailleurs, approuver l'alliance
D'un roturier, sans bien ? Prendrais-tu sa défense ?

720

725

730

MARLOT

Non, je n'entreprends point de le justifier.
Il a tort ; mais je crois, à parler sans finesse,
Que de tout arbre de noblesse

La racine est un roturier.

BONCOUR

Qu'elle demeure, au moins, sous terre ensevelie. 735
En voyant ses rameaux, aisément on l'oublie.
Qu'attendre d'un mortel, aux travaux destiné ?
Nourri dans la bassesse, il meurt comme il est né.

VINCENT *(s'approchant)*

Excusez-moi, Monsieur, si j'ons la hardiesse,
Comme étant roturier, d'entrer dans l'entretien. 740
Je devons, il est vrai, respect à la noblesse ;
Mais ça ne conclut pas que je ne valons rien.
Les honnêtes gens et les traîtres
Sont de tous les États, et de tous les pays.
Je voyons, chaque jour, dans nos travaux champêtres, 745
Qu'un var ne ronge pas le coeur de tous les fruits.

BONCOUR

Je dois en convenir, et je suis incapable,
Mes chers enfants, de vous humilier.
L'homme que la douleur accable
Peut bien, dans ses discours, quelquefois s'oublier. 750
Mon âge et mes chagrins me serviront d'excuse.

VINCENT

Quand les grands ont queuque chagrin,
Les petits, d'ordinaire, en patissent un brin.
Je savons ça. C'est, si je ne m'abuse,
Comme quand le grand vent boute un clocher à bas ; 755
Les maisons d'alentour en sentont les éclats.

Partant, j'allons laisser Monsieur tranquille.

MARLOT (*à Boncour*)

Si par hasard ici je vous suis inutile,
Monsieur, j'irai là-bas, et je m'informerai
Finement de nos gens. Peut-être...

760

BONCOUR

À la bonne heure ;
Mais pourvu que quelqu'un auprès de moi demeure.

SUZON

Avec bien du plaisir, Monsieur, j'y resterai.

(Suzon s'assied, avec l'enfant dans ses bras.)

BONCOUR

Ce sera m'obliger ; je crains la solitude,
Elle ajoute toujours à mon inquiétude.

765

(Il sort avec Vincent.)

MARLOT (*bas, à Vincent*)

Nous ne gagnerions rien à le contrarier ;
Mais, malgré ce qu'il dit, il adore sa fille :
Il faut qu'avec l'hôtesse un moment je babille ;
Pour jouer au bonhomme un tour de mon métier.

SCÈNE XI

Boncour, Suzon.

BONCOUR *(se lève de son fauteuil)*

Dans ce logis êtes-vous étrangère,
Ma belle enfant ?

770

SUZON

Non, Monsieur ; la maison,
Depuis trois ans, appartient à ma mère.

BONCOUR

Et quel est votre nom ?

SUZON

Je m'appelle Suzon,
Pour vous servir, si j'en étais capable.

775

BONCOUR

Vous tenez dans vos bras un enfant bien aimable.

SUZON

Trouvez-vous cela tout de bon ?

BONCOUR

Oui : de quel sexe est-il ?

SUZON

Monsieur, c'est un garçon.

780

BONCOUR

Vous êtes sa mère, sans doute ?

SUZON (*troublée*)

Monsieur... il... m'appartient.

BONCOUR

Hé quoi ! Vous rougissez !

Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte

À voir ce bel enfant.

785

SUZON

Ah ! Vous me ravissez !

Si vous saviez... combien je l'aime !

BONCOUR

L'homme qui, dans l'instant, était auprès de vous,

Est donc son père et votre époux ?

SUZON

Vous le dites.

790

BONCOUR

J'aurais une douleur extrême,

S'il arrivait quelque accident,

Je vous l'avoue, à cet enfant.
Ayez-en soin, sa vue a pour moi tant de charmes,
Que je ne sais d'où vient qu'en le voyant,
Je me sens ému jusqu'aux larmes.

795

SUZON

Vous en avez aussi, Monsieur, apparemment !

BONCOUR

Hélas ! Je n'avais qu'une fille,
Qui faisait mon espoir et toute ma famille :
Je l'ai perdue, elle n'est plus pour moi !

800

SUZON *(en riant)*

À sa place, prenez le mien.

BONCOUR *(sérieusement)*

De bonne foi,
Me le donneriez-vous ?

SUZON *(prenant aussi l'air sérieux)*

De grand coeur ; car j'espère,
Si vous lui faisiez cet honneur,
Qu'il pourrait faire le bonheur
Un jour de son père et sa mère.

805

BONCOUR

Peut-être votre époux, en supposant le cas,
S'opposerait...

SUZON (*riant*)

Lui, Monsieur ? Au contraire,
À cet égard, vous pouvez faire
Comme si je n'en avais pas.

810

SCÈNE XII

Boncour, Suzon, Vincent.

VINCENT (*se parlant à lui-même*)

Ils complotont là-bas queueque nouvelle histoire,
Qui ne me plaît pas trop ; ils veulent faire accroire...

BONCOUR (*voyant Vincent*)

Ah ! Mon ami, vous venez à propos.
Il s'agit d'un heureux que nous souhaitons faire ;
Votre femme y consent, mais il est nécessaire...

815

VINCENT (*étonné*)

Mais, ce n'est pas ma femme...

SUZON (*bas*)

Écoute, quatre mots.

BONCOUR (*continuant*)

Je sais que son aveu ne peut rien sans le vôtre.
Si vous me l'accordez, mon dessein à l'instant
Est d'assurer un sort brillant à votre enfant.

820

VINCENT (*encore plus surpris*)

À mon enfant ! Parguennie, en voici bian d'une autre !

BONCOUR

Il paraît bien surpris.

(*Bas à Suzon.*)

VINCENT

Qui ne le serait pas ?
Quoi ! Je me sauve de là-bas,
Pour ne pas mentir, et...

825

SUZON (*à Boncour*)

Souffrez, je vous conjure,
Monsieur, que je lui parle un moment à l'écart ;
Il y consentira.

830

BONCOUR (*pendant que Suzon parle à Vincent*)

Je l'avouerai sans fard,
J'admire dans nos coeurs l'effet de la nature.
Un pauvre paysan ne saurait consentir
Qu'on le prive d'un fils destiné pour la peine,
Et dont il voit la fortune certaine ;
Mais nos cruels enfants se pressent de sortir
De nos bras paternels, et leur première envie,
Dès leur adolescence, est de prendre l'essor.
Ce n'est qu'à des ingrats que nous donnons la vie,
Et qui, presque toujours, avancent notre mort.

835

840

SUZON (*s'approchant de Boncour*)

Il y consent, Monsieur, l'affaire est décidée.

VINCENT

Oui, ça vaut fait, j'en sis d'accord :
Je nous serions rendu plutôt à votre idée;
Mais je n'entendions pas tout ce mic-mac d'abord :
L'enfant vous appartenant... Mais qu'en voulais-vous faire ? 845
Il faut que ses parents apprenient ça de vous,
Et qu'il soit plus heureux qu'il ne serait cheux nous.

BONCOUR

Me cédez-vous sur lui vos droits de père ?

VINCENT

Oh ! Pargué, tant qu'il vous plaira.
J'en aurions trente comme ça, 850
Qu'ils serient à votre sarvice,
Et je ne croirions pas les pouvoir mieux placer ;
Je connoissons nos gens.

BONCOUR

D'un pareil sacrifice
Je saurai vous récompenser. 855

VINCENT

Ah ! Vous vous bouteriez en frais pour peu de chose ;
Car, dans le vrai, vous ne nous devais rien.

BONCOUR

Apprenez que je me propose
De l'adopter pour fils, de lui donner mon bien,
Pour punir une fille ingrate, 860
Qu'un lâche suborneur entraîna loin de moi.
Elle a, sans mon aveu, disposé de sa foi,
Et d'attendrir mon coeur, peut-être encor se flatte.
Mais j'atteste le Ciel, et l'Univers entier,
Que cet enfant sera mon unique héritier. 865

SUZON

Nous comptons sur votre parole.

BONCOUR

J'engage mon honneur de n'y jamais manquer.

SCÈNE XIII

Madame Gervais, Boncour, Suzon, Vincent, Marlot.

MARLOT

Ma peine heureusement n'a pas été frivole.

BONCOUR

Sais-tu quelque nouvelle ?

MARLOT

Avant de m'expliquer, 870
Daignez m'instruire, au vrai, de l'état de votre âme.

Votre fille, Monsieur, cet objet tant aimé,
Votre coeur sans retour pour elle est-il fermé ?

BONCOUR

Sans doute, et pour toujours : qu'on m'approuve ou me blâme,
Je ne veux écouter que mon ressentiment.

875

MARLOT

Quoi ! Vous ne sentez pas le moindre mouvement ?...

BONCOUR

Non, que celui de voir ma colère assouvie.

MARLOT

Vous voulez la punir ?

BONCOUR

Je le veux, je le dois.

MADAME GERVAIS

Elle est plus heureuse cent fois,
En ce cas-là, d'avoir perdu la vie.

880

BONCOUR *(avec saisissement)*

Ah ! Que m'apprenez-vous ?

MARLOT *(à part)*

Le grand coup est frappé.

BONCOUR *(tombant dans un fauteuil)*

Je n'y survivrai pas, si la chose est certaine.

MADAME GERVAIS

Je n'ai pas cru, Monsieur, vous faire de la peine,
Et tout innocemment ça nous est échappé.
Excusez, s'il vous plaît.

885

BONCOUR *(tirant son mouchoir)*

Ô Ciel ! Quel coup de foudre!
Je ne la verrai plus !

MADAME MONGEI *(sortant un peu du cabinet)*

Je ne puis me résoudre
À le laisser plus longtemps dans l'erreur.

890

MARLOT *(la faisant rentrer)*

Il n'est pas temps.

BONCOUR *(l'ayant entendu)*

Comment ?

MARLOT *(feignant de pleurer)*

Oui, de votre douleur
Il n'est pas temps d'augmenter l'amertume,
En vous contant le triste événement
Qui l'a mise au tombeau.

895

BONCOUR

Point de ménagement :

Que dans le désespoir mon âme se consume.

Oui, redoublez le coup dont vous m'avez blessé. 900

L'on ne doit voir en moi qu'un vieillard insensé,

Qui, par ambition, a trahi sa promesse.

De Mongei mon épouse approuvait la tendresse ;

Avec sa fille elle voulait l'unir :

Elle me fit jurer, à son dernier soupir, 905

Quoi qu'il pût arriver, de le choisir pour gendre.

Par des malheurs, depuis, ayant perdu ses biens,

Qu'il eût pu recouvrer par le secours des miens,

J'oubliai mes serments, et j'osai lui défendre

De se flatter jamais de l'hymen projeté. 910

D'un autre amant, qui me fut présenté,

(Dont la haute fortune égalait la naissance,)

L'ambition me fit désirer l'alliance.

De ma fille à mes pieds je méprisai les pleurs,

J'abusai d'un pouvoir qu'à présent je déteste ; 915

Et, le jour pris pour cet hymen funeste,

Sa fuite, qu'on m'apprit, redoubla mes fureurs.

MADAME GERVAIS

Ah ! Pour elle, Monsieur, le coup le plus sensible

Fut dans l'instant qu'on lui dit qu'en prison

Son pauvre époux était, par trahison. 920

À cette nouvelle terrible,

Elle se lamenta d'une telle façon,

Qu'elle accoucha céans d'un beau garçon,

Qui nous est demeuré pour gage ;

Car, peu d'instant après, elle plia bagage. 925

BONCOUR *(se levant avec vivacité)*

Que dites-vous ? Un fils d'elle vous est resté ?
Ah ! De grâce, que je le voie.

(Ici Monsieur Boncour regarde l'enfant un moment, puis s'en détourne.)

SUZON *(lui présentant l'enfant)*

C'est un consolateur que le Ciel vous envoie ;
L'enfant que dans l'instant vous avez adopté,
N'en doutez pas, Monsieur, est votre fils lui-même ; 930
J'ai cru pouvoir user de stratagème,
En vous laissant quelque temps dans l'erreur.
Quoi ! Ce titre si doux serait-il inutile ?
On voit en lui vos traits, vos bras sont son asile,
Et votre sang fait palpiter son coeur. 935
S'il était quelque âme assez dure
Pour avoir contre lui quelque mauvais dessein,
Il devrait n'avoir pas de retraite plus sûre,
Qu'en se jetant dans votre sein.

VINCENT

Vous n'osez devant nous li marquer de tendresse ? 940
Méconnaître son sang, est-ce un trait de noblesse ?
Hé bian ! morgué, je sommes son parrain ;
Rian ne li manquera, tant que j'aurons du pain.
Est-ce sa faute, à li, s'il n'est pas genti-zomme ?
Tenez, s'il en vaut moins, je veux bian qu'on m'assomme : 945
J'en ferons un gentil garçon.
Il saura travailler ; la Providence est bonne.
Quand il faut accomplir ce qu'alle nous ordonne,
Tout noble peut cheux nous venir prendre leçon.
Boncour, avec le plus grand attendrissement. 950

Mon courroux est vaincu, la nature l'emporte ;
Mon âme n'est point assez sorte,
Pour résister à des coups si puissants.
Allez chercher Mongei ; courez, mes chers enfants.
Du passé, dans mon coeur, le souvenir s'efface ;
Le fruit de son erreur vient d'obtenir sa grâce.

955

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE

Les Acteurs précédents, et Mongei.

MONGEI *(sortant du cabinet, et se jetant à ses pieds)*

Vous le voyez à vos genoux :
Il ne vous a jamais rendu haine pour haine ;
Et même, en éprouvant votre injuste courroux,
Sa tendresse pour vous n'était pas incertaine.

960

(Ici Marlot amène Madame Mongei à côté de son père ; elle prend la place de son mari, sans que Boncour s'en aperçoive, et il continue à parler.)

(Il croit embrasser Mongei, et embrasse sa fille.)

BONCOUR

Me pardonneras-tu, dis-moi,
Les maux que t'a causé mon injuste colère ;
Et la perte, sur-tout, d'une épouse si chère,
Que je regrette autant et plus que toi ?
Par ma sévérité j'ai causé sa disgrâce :
Reproche-moi sans cesse une injuste rigueur,
Qui me prive de la douceur
De l'embrasser ainsi que je t'embrasse.

965

MADAME MONGEI

Ne vous reprochez rien, elle est entre vos bras.

BONCOUR *(avec la plus grande joie)*

Que vois-je ? Hé quoi ! Mes yeux ne me trompent-ils pas ?
Le Ciel daigne me rendre une fille chérie ;
Tous mes désirs sont satisfaits.

970

VINCENT *(à Suzon)*

Sans avoir dit, pourtant, un mot de menterie,
J'ons eu part, comme un autre, à cet heureux succès.

MADAME MONGEI

Vous oubliez mes torts ? Tant de bonté m'accable,
Mais pour les réparer....

975

BONCOUR

Va, je suis seul coupable.
Je vois en vous l'appui de mes vieux ans ;
Le Ciel à tout conduit sans doute.
Il n'appartient qu'à lui de remplir tous mes sens
Du plaisir parfait que je goûte.

980

MADAME GERVAIS

Oui, Monsieur a raison, le Ciel a tout conduit ;
Et de bon coeur je lui rends grâce,
De ce que c'est chez moi que tout cela se passe.

MADAME MONGEI

Ah ! Mon père, il est bon que vous soyez instruit 985
Que ces coeurs généreux ont eu la confiance
De soutenir notre existence.
Je vous dirai, de plus, que Suzon et Vincent...

VINCENT *(l'interrompant)*

Parlons d'un point bian plus intéressant.
Songez que votre époux, morguenne, 990
A jeûné pendant sa prison ;
Qu'il reviant de Paris ici tout d'une haleine,
Et qu'il doit, comme de raison,
Avoir grand besoin de repaître.
J'ons trop bon appétit pour ne pas m'y connaître. 995
Entrez donc, s'il vous plaît, dans la salle à manger.
C'est-là qu'en déjeunant, tout pourra s'arranger.
On ne s'accorde, ce me semble,
Jamais si bian, que quand on trinque ensemble.

BONCOUR *(à Vincent)*

Des obligations que nous vous avons tous, 1000
En vain, par ce conseil, vous voulez nous distraire.
Je sens trop ce que je dois faire
Pour d'aussi dignes gens que vous.
Que mon exemple serve à vous faire connaître
Qu'on ne punit jamais ses enfants, sans effort. 1005
Quelque ressentiment que l'on fasse paraître,
Le cri de la Nature est toujours le plus fort.